

Livres / livres CD

Quatre parutions, dont l'une sur le cinéma mais pas n'importe lequel, comme un écho à l'interview de Christophe Guérin dans les pages précédentes, et les trois autres issues du catalogue de Lenka Lente. Occasion de saluer le travail de la maison d'édition créée en 2004, dont on retiendra la collection de précieux petits livres-disques commencée en 2013, collection qui compte désormais une

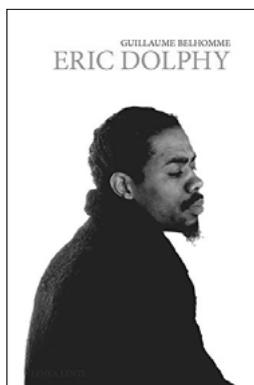
vingtaine de références, avec notamment plusieurs participations de Nurse With Wound (celle chroniquée ci-dessous est la huitième) sur un choix de textes dont la pertinence n'altère pourtant en rien l'effet de surprise (Fénéon, Kafka, Artaud), et avec d'autres mariages miraculeux de la carpe et du lapin encore, comme celui tout récent de Pierre Loti & Quentin Rollet/Vomir. Enfin signalons la parution en ce

mois de mars 2021, toujours chez Lenka Lente, de *Micro Japon*, un imposant recueil d'interviews réalisées par Michel Henritzi (certaines publiées dans R&C, mais pas toutes) auprès d'une quarantaine de musiciens de la foisonnante *underground* japonaise.

AK

ERIC DOLPHY GUILLAUME BELHOMME

LENKA LENTE, LIVRE – 2020



Il y a des figures discrètes et délicates, des noms qui s'effacent dans des ombres chinoises après des existences en forme d'apparitions. Eric Dolphy est de ces légendes du jazz qui ont marqué l'Histoire tout en restant dans l'ombre des géants. Un destin tragique, pour un musicien hors pair qui

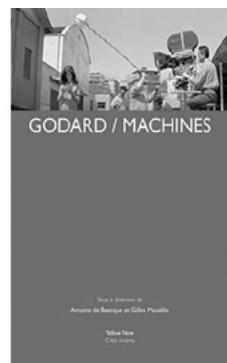
aura su se rendre indispensable mais qui aura peiné à se faire un nom, du moins de son vivant. Guillaume Belhomme, au travers de la réédition de son ouvrage sorti en 2008, aujourd'hui corrigé et augmenté, retrace l'existence de ce musicien précis et précieux. Le livre ne se veut exhaustif ni dans la discographie ni dans la biographie, préférant dessiner les contours un peu flous de la vie d'Eric Dolphy et mettre ainsi en relief ses grandes capacités d'adaptation, sa fidélité, sa détermination musicale et son sens aérien de l'improvisation. Car que serait un album comme *Africa Brass* de Coltrane sans la direction d'Eric Dolphy ? Eric Dolphy, si essentiel aux yeux de Charles Mingus qu'il lui dédia l'une de ses compositions. Eric Dolphy, qui restera enfoncé dans son rôle de partenaire irremplaçable, toujours en retrait. À sa mort il laissera quelques disques remarquables, de nombreuses collaborations et des amis sur le carreau, à l'instar de Coltrane, qui le pleurera comme un frère... Guillaume Belhomme, en ces temps versant volontiers dans l'inhumanité, signe ici une biographie qui met en exergue autant le talent que la personnalité d'Eric Dolphy, qui outre ses dons de musicien était un homme affable, souriant et généreux, sur lequel ses collaborateurs pouvaient s'appuyer en toute confiance. Sans céder aux plaisirs opiacés,

sans faire de coups d'éclats caractériels ou fantasques, il traversa la plupart des courants du jazz de cette période, allant jusqu'à explorer le *free jazz* avec Ornette Coleman, en se contentant de briller par sa simplicité, son sens musical singulier et surtout sa distinction, si particulière. Le livre de Guillaume Belhomme, sobrement intitulé *Eric Dolphy*, n'aurait pu recevoir meilleur titre pour conter une vie passagère qui a su se faire une place dans l'éternité.

Laurent NERZIC

GODARD MACHINES ANTOINE DE BACQUE ET GILLES MOUËLLIC (DIR.)

YELLOW NOW, LIVRE – 2020



sur tous ces trucs en métal et à moteur qui peuplent les films de Jean-Luc (vous permettez que je l'appelle Jean-Luc ?). On est fasciné par l'accent placé, en début de volume, sur la réflexion qu'il porte sur le rôle de la vidéo, et sur le projet avec la firme Aaton de la 35/8 cherchant la qualité du 3 mm et la maniabilité de la vidéo, jusqu'aux extraits du journal du caméraman Hugues Ryffel, nommés « À la recherche d'une caméra qui ait des images... » ; Ryffel la testera sur le tournage de *Passion*, et cela s'avèrera un échec duquel Jeannot (je peux l'appeler Jeannot ?) mettra quelques années à se remettre. Tout le travail brechtien sur la mise en

abyme, l'artificialité ou le regardeur regardé est analysé très finement : le « film en train de se faire » de *La Chinoise*, le générique de début parlé du *Mépris* avec la caméra Stenbeek iconique, majestueuse, qui s'avance vers nous, les scènes de bar et les *flippers*, les voitures, les machines à écrire, les tourne-disques, systématiquement ratisés et interprétés. Le studio et le rôle de l'écoute de la musique y ont droit aussi dans l'excellent article de Laurent Guido, « Rythmes à la chaîne », J-L. (vous permettez que je l'appelle J-L. ?) portant toujours un regard ambivalent sur la technologie musicale, entre écoute fétichisée, fascinée, ermite esthète mis en scène par J-L. dans son personnage, obsession pour la dissociation entre l'intérieur et l'extérieur du studio et critique du consumérisme, du produit musical. On peut ne pas toujours goûter certains des essais filmiques de Jielgé, ou ne pas approuver sa théorie sur le cinéma, sa place de Statue du Commandeur, de l'Auteur de Cinéma avec majuscules (que même lui ne semble pas apprécier), le personnage qu'il s'est créé, ou certains aspects de sa période maoïste. N'empêche que ce *Godard/Machines* est une plongée dans la tête de quelqu'un qui s'est toujours remis en question, lui et le cinéma comme dispositif politique, la caméra, le mixage, l'acteur, le scénario, quelqu'un qui a su évaluer ce grand monstre froid et métallique, pour chercher l'image, flairer le bon effet de lumière, la texture du film, l'action même de filmer – et on entre dans la solitude de son studio de Rolle. Grodard (ça va encore Grodard ?) a guetté autant qu'il a pu les rapports politiques liés à la chose filmée (est-ce qu'il a réussi, on ne se prononcera pas), il n'a jamais eu peur de douter, de mettre en scène ses doutes, et s'avère touchant même dans *Le Livre d'image* et *Adieu au langage*, tous deux très bien défendus ici. L'un des points forts de l'ouvrage, au niveau théorique, est d'ailleurs de ne pas seulement s'être focalisé sur tel ou tel bidule, mais bien de cerner l'amont de la machine (ce qui l'a institué, constitué socialement, historiquement et politiquement), et l'aval : ce qu'elle implique dans son utilisation et ce qui en résulte, autant pour JLG (non, pas Guionnet, l'autre ! Y en a qui suivent pas hein !) que pour le

spectateur. La machine, c'est aussi des fantômes, des rêves, l'argent qui l'a payée, des laboratoires, une attention aux détails, une manipulation et une disposition à trouver. Un dialogue permanent, un langage à trouver, même. Enfin, notons l'iconographie très réussie, et assez abondante pour guider les néophytes comme moi, qui aiment lire sur des films qu'ils n'ont pas forcément vus, mais qui quelque part existent dans leurs têtes, dans leur cinéma personnel.

Grégoire BRESSAC

LE MARTIEN

CHARLES PENNEQUIN & JEAN-FRANÇOIS PAUVROS

LENKA LENTE, LIVRE+CD – 2020

**UN HOMME SENSIBLE & ALIENATION
(THE DEVIL'S INTERVAL)**

OCTAVE MIRBEAU & NURSE WITH WOUND

LENKA LENTE, LIVRE+CD – 2021



La maison d'édition nantaise Lenka Lente pousse le grand écart des possibles. Depuis 2013 l'enthousiasme est toujours là où ça bouscule, voire là où ça interpelle. Est-ce l'homme sensible qui est un Martien ou le Martien qui est un homme sensible ? Est-on au début du XXIe ou au début du XXe ? Ça commence où, d'ailleurs ? Ça commence quand ? Ça se lit comment ? Des questionnements qui poussent aux parallèles (peut-être simples) entre ces lectures proprement dites. Surtout chez Pennequin du coup, puisque les lectures sont orales, audibles : entre *road movie* et cavale, entre envies de meurtre et refus du renoncement, avidité de vengeance face à un réel à la limite du supportable, à un repositionnement des choses par la force, à un recommencement qui ne vient pas, provoqué pourtant, « parce qu'il a tout à faire, le Martien ». L'homme sensible cherche une voix, et Charles Pennequin en offre une, et « on verra bien ce qui se passera ». Lisez tout de même, chez Mirbeau : « Je ne comprends pas qu'il

puisse y avoir du sang et de la mort, à la base de tout amour. L'amour, c'est la vie, c'est le renouvellement de l'être, c'est la création. Justement, me répond une voix intérieure. Pour vivre, pour renouveler, pour créer, ne faut-il pas détruire ? ». Quand l'homme sensible entend une voix intérieure, le Martien écoute sa maman : « Le Martien entend bien les paroles réconfortantes de maman alors il détruit tout ! Il marche sur les Terriens il détruit tout ! Il parle à sa maman ». Du masculin vers le féminin. D'un côté l'amour de la femme femme, de l'autre l'amour de la femme mère. Le pont entre le texte et la musique est bien plus direct qu'en l'habitude la collection, entre Charles Pennequin & Jean-François Pauvros. Longtemps qu'ils collaborent, ces deux-là. Le texte lu est ici mis en musique sous trois versions : deux en duo, et une en solo où la voix de Pennequin se confronte à elle-même ; trois entrées de lecture où le sonore se fait poésie, enregistrées en 2013, 2014 et 2019. Quant à Nurse With Wound, c'est un habitué des lieux de longue date : la musique de Steven Stapleton accompagne régulièrement les sorties de Lenka Lente, en prolongement des lectures d'Artaud, Kafka ou ici Mirbeau – et c'est encore une fois bien inspiré.

Cyrille LANOË